



STANCES

Comment ! je suis poète et je n'oserais dire,
De peur que les pervers, les sots puissent en rire,
Que je reconnais Dieu pour le Maître éternel,
Que j'adore son nom, que je le craie et l'aime,
Que j'espère toujours en sa bonté suprême,
Qui daigne à l'homme juste ouvrir son vaste ciel !

Non, non, mortels, jamais le Dieu saint que j'adore,
Et qu'on doit respecter du couchant à l'aurore,
Ne me verra rougir disant son nom si grand !
Avec le jour, la nuit, le feu, les vents, les ondes,
La terre, les cieux bleus, les soleils et les mondes,
Je le dirai toujours, et toujours fièrement !

Eh ! pourquoi rougirai-je, enfants vils de la terre,
De celui qui commande aux flots comme au tonnerre ?
Est-ce parce qu'il est le Maître tout puissant,
Celui qui fit l'azur, l'astre, le mont superbe,
L'aigle fier, l'oiseau qui se cache dans l'herbe,
L'invisible ciron, le lion rugissant ?

Ah ! si dans les déserts, sur les plus vastes cimes,
Au bord des océans, au fond des cieux sublimes,
Il est un être bon, digne de notre amour,
Que c'est bien ce grand Dieu qui remplit l'étendue,
Dont la gloire éternelle est partout répandue,
Et qui d'un seul regard a fait jaillir le jour !

Respectez le, mortels, oh ! gardez-vous d'en rire ;
Car ce n'est pas en vain qu'il m'enflamme, m'inspire,
Et verse dans mon cœur un juste et saint courroux,
Craignez de soulever les flots de sa colère,
Oui, tremblez et baissez votre tête si fière,
Car sa foudre bientôt viendra tonner sur vous !

Albert Fournier

LES CHRYSANTHEMES

(Couronné par l'Académie Clémence-Isaure, de Toulouse)

Il est passé, le bel été, tout rayonnant de soleil.

Les feuilles tombent, une à une, avec un petit bruissement doux et monotone, et forment au pied des arbres d'épais tapis qui frémissent sous nos pas, puis, soulevées par le vent d'automne, elle se livrent à une danse folle et tourbillonnent dans l'air.

Au loin, se fait entendre le cri rauque et sauvage du corbeau, précurseur de l'hiver, que l'aigre bise a chassé des montagnes. Plus de fleurs dans la campagne, plus de chants d'oiseaux dans les bois. Les fauvettes, les hirondelles, les rossignols se sont enfuis bien loin, cherchant un ciel plus clément.

Au jardin, quelques roses, les dernières, frissonnent sous le vent humide et glacé, inclinent leurs corolles pâlies, se flétrissent bientôt, et avec elle s'évanouit le dernier sourire de la belle saison disparue.

Hélas ! est-ce bien fini ? N'y a-t-il vraiment plus de fleurs nulle part ? Faut-il dire adieu à tous ces charmants souvenirs de l'été qui réjouissent nos regards et notre cœur ?

Mais non ! il nous reste une dernière consolation.

Quand les glaïeuls, les roses et les reine marguerites sont fanés, les chrysanthèmes entrouvrent leurs fraîches corolles et répandent leur parfum si subtil et si fin. C'est la dernière parure de la terre qui va s'endormir de son sommeil hivernal ; ce sont les derniers bouquets qui orneront encore nos demeures, lorsque la neige couvrira déjà champs et prairies. En attendant la main qui les cueillera, ils s'épanouissent dans les parterres en grosses touffes blanches, rouge foncé, brun-doré ou jaunes pâles, entremêlés de leur feuillage sombre et rustique, prêt à résister aux frimas.

Chaque année, quand je vois les chrysanthèmes, un vieux souvenir vient hanter mon esprit.

Il y a bien longtemps.... car j'étais jeune alors. La vie me semblait belle comme un chemin fleuri, gaiement ensoleillé. Je n'y avais encore trouvé aucun fruit amer. Je n'avais pas connu mon père, c'est vrai ; mais ma mère était si bonne ; elle l'avait si bien remplacé auprès de moi ! Tendre et prévoyante, elle m'avait éloigné des tentations du monde, elle avait semé dans ma jeune âme de salutaires enseignements, et, à vingt ans, j'avais le cœur pur et neuf comme une jeune fille.

Je passais l'été à la campagne avec ma mère. Heureux et libre, je chassais toute la journée dans le grand parc giboyeux qui entourait notre vieux castel, au pied de la montagne. J'étais dans la campagne, sans souci, n'écoutant que mon caprice ; puis, las de courir, je m'arrêtais dans quelque riant vallon, et là, étendu sur la mousse ou la bruyère, je passais des heures à rêver, en regardant le ciel bleu et les cimes des grands sapins que la brise agitant doucement.

Cette songerie délicieuse était vague et sans objet. Bientôt, elle devait prendre une forme plus précise, une forme charmante, brune et rieuse.

Elle se nommait Renée ; elle avait seize ans. Je l'avais vue chez ma mère, amie de la sienne. Elle sortait de pension et habitait un château du voisinage. Vive et gracieuse, toujours en mouvement, elle rappelait la bergeronnette. Mon cœur ardent fut aussitôt tout rempli de son image. Je ne vis plus qu'elle au monde ; je l'aimai follement, éperdument, comme on aime à vingt ans, pour la première fois. J'avais toujours présents à l'esprit son joli visage mutin, ses yeux noirs pleins de malice, ses cheveux fins comme de la soie, échappant, rebelles et frisés, au peigne d'écaïlle qui devait les retenir.

Je la voyais souvent. Chaque fois, je la trouvais plus charmante ; je sentais ma passion grandir sans cesse, un mot de ces lèvres rouges m'eût fait faire des folies.

Elle me taquinait doucement, sans paraître remarquer mon trouble ; elle me traitait avec une camaraderie quasi fraternelle, qui me ravissait, tout en me faisant désirer plus de tendresse.

L'été passa ainsi, comme un beau rêve. L'automne vint, et ma mère parla de rentrer à Paris. Les parents de Renée avaient projeté un voyage en Italie, où ils emmèneraient leur fille, et leur départ était fixé à dix jours plus tard.

Il fallait donc me résoudre à la quitter ! Cette pensée m'accablait de tristesse. Comment vivre loin d'elle, après avoir pris l'habitude charmante de la voir presque chaque jour ! Que la vie allait me sembler triste et décolorée ! Non, je ne pouvais lui dire adieu sans un mot d'espoir !

Les derniers jours passèrent rapidement. La veille de notre départ, nous allâmes, ma mère et moi, au château de X...., pour prendre congé de nos amis.

Ma bonne mère savait-elle combien mon cœur était serré ? Je l'ignore ; je n'avais pas osé lui avouer que j'aimais Renée.

On nous reçut au milieu des préparatifs de voyage, dans le désordre de malles et de caisses qui précède toujours un départ.

A la campagne, les têtes à tête sont aisées. Je ne sais comment cela se fit, mais un quart d'heure après, je me promenais avec Renée dans une allée du parc.

C'était une des dernières belles journées de cette tiède arrière saison que l'on nomme l'été de la Saint Martin. Le soleil brillait encore ; le ciel était bleu ; un léger brouillard, pareil à un voile de gaz blanc impalpable, flottait dans l'air, et les fils de la Vierge passaient devant nos yeux, s'envolant au hasard dans l'azur pâli. De tous côtés, autour de nous, les chrysanthèmes s'épanouissaient en gros bouquets.

Nous marchions côte à côte, mais nous ne parlions guère. J'avais le cœur serré ; elle-même semblait avoir perdu sa gaieté accoutumée. Je me répétais avec amertume que je ne la verrais pas pendant plusieurs mois, qu'elle allait peut-être m'oublier, qu'un autre lui semblerait plus digne de son amour, qu'elle serait perdue à jamais pour moi ! Toutes ces affreuses pensées remplissaient

mon cœur d'une telle angoisse que, n'y tenant plus :

— Oh ! Renée, m'écriai-je, faut-il donc nous quitter ? Ah ! cette pensée me déchire le cœur ! Si vous saviez.... Renée, je ne puis vous quitter ainsi ; vous ne savez donc pas que je vous aime ?

Elle rougit et ne répondit pas.

— Non, repris-je avec une ardeur croissante, nous ne pouvons nous séparer sans que vous m'ayez donné quelque espoir. Oh ! dites, ne pouvez-vous m'aimer un peu ?

Elle reprit tout à coup sa mutinerie habituelle. Un ravissant sourire éclaira son visage encore tout rose, et, relevant la tête :

— Pourquoi pas ? dit-elle simplement.

— Oui ! vous dites oui ! Oh ! promettez-moi de n'être qu'à moi seul, Renée, d'être la compagne de ma vie, ma femme bien-aimée !

Elle me regarda avec une gravité candide ; malgré sa jeunesse et son insouciance, elle avait beaucoup de raison.

— Votre femme ? oui ; mais plus tard ; nous sommes trop jeunes ; nos parents n'y consentiraient pas encore. Attendons.

— Attendez ! Pourquoi ? Oh ! non, soyons heureux tout de suite !

— Nous avons le temps. Maintenant, je vous assure que mes parents ne voudraient pas, et votre mère non plus.

— Vous avez raison. Hélas ! attendons, puisqu'il le faut. Mais, sans en parler encore, promettons-nous de nous marier plus tard, et puis, donnez-moi quelque chose qui me rappelle ce jour, un souvenir de vous.... une fleur....

— C'est cela. Tenez, coupez une branche de ces chrysanthèmes blancs pour moi ; j'en couperai une pour vous. Chacun gardera pieusement la sienne : ce sera notre bague de fiançailles.

Nous échangeâmes alors ces fleurs qui, dans leur blancheur parfumée, rappelaient la fraîcheur et la pureté de notre amour. Elle cacha les siennes dans son corsage ; je serrai les miennes dans mon portefeuille ; puis, timidement, je mis sur son front le premier baiser.

— A moi pour toujours ! murmurai-je.

— Pour toujours ! répéta-t-elle gravement.

* *

Bien des années ont passé depuis, et le gage virginal de notre amour n'a point été échangé en vain. Renée est devenue ma femme ; elle a partagé mes joies et mes douleurs. La jeune fille rieuse et charmante est une grand-mère en cheveux blancs, mais son visage, comme son esprit, a gardé une douce sérénité.

Et quand l'automne revient, avec ses chrysanthèmes, la petite table de Renée, à sa place favorite, se pare d'un grand bouquet, blanc comme celui d'une fiancée, et, au milieu de ses petits-enfants, l'aïeule se rappelle et sourit.

Jean Rival

Paris, 1892.

FÊTES D'ALSACE

LES CHIBÉS

C'est la veille du carnaval que se célébrait, là-bas, à Abschwiler, dans ce joli coin sauvage de l'ancien comté Dabo, l'antique et curieuse réjouissance des "chibés."

Elle m'est toujours restée devant les yeux, avec ses coutumes si originales, et c'est un de mes plus anciens et de mes plus chers souvenirs d'enfance que je vais vous conter.

Le samedi donc avant le carnaval, tout le village attend avec impatience la tombée de la nuit.

— Nous allons apprendre du nouveau, se disent les bonnes femmes, sur le seuil de leurs maisons, avec de petits clignements d'yeux entendus.... Nous verrons si ce qu'on raconte sur un tel ou une telle est vrai....

Les "chibés," il faut vous le dire avant d'aller